SAISON 1982-83

Me 22.09.82 Je 23.09.82 Ve 24.09.82	Pleyel	Quatre pièces sacrées de Verdi	Carlo Maria GIULINI
Sa 23.10.82	Pleyel	4 mélodies pour femmes op 17 5 mélodies pour hommes op 41 de Brahms	Daniel BARENBOÏM
Me 08.12.82 Je 09.12.82 Ve 10.12.82	Pleyel	Psalmus hungaricus de Kodaly	Antal DORATI Lajos KOSMA
Di 18.12.82	Théâtre du Rond-Point des Champs-Elysées	4 mélodies pour femmes, 2 cors et harpes op. 17 5 soldaten Lieder pour hommes de Brahms A Ceremony of carols de Britten pour choeur de femmes et harpe	Arthur OLDHAM
Je 20.01.83 Ve 21.01.83	Pleyel	Choeur des fileuses et la ballade de Senta du Vaisseau fantôme La descente de la Courtille de Wagner	Daniel BARENBOÏM Jessye NORMANN
Ma 31.01.83	Pleyel	Chants Tziganes pour choeur et piano de Brahms	Daniel BARENBOÏM
Me 09.02.83 Je 10.02.83 Ve 11.02.83	Pleyel	Cantate Alexandre Nevsky de Prokofiev	Mstislav ROSTROPOVITCH Nadine DENIZE
Me 09.03.83 Je 10.03.83	Pleyel	Ein deutsches Requiem	Daniel BARENBOÏM Kathleen BATTLE John SHIRLEY-QUIRK
18 et 19.05.83	Pleyel	Symphonie No 2 de Mahler (Résurrection)	Rafael KUBELIK Barbara HENDRICKS Mira ZAKAI
Me 25, Je 26 et Ve 27.05.83	Pleyel	Symphonie No 3 de Mahler avec choeur de 60 femmes	Rafael KUBELIK Brigitte FASSBAENDER
16..19. 23. 26 et 30 juin 83	T.C.E	Cosi fan tutte de Mozart (opéra sur scène)	Daniel BARENBOÏM Jean-Pierre PONNELLE Stephen DICKSON (Guglielmo) David RENDALL (Ferrando) Katherine CIESINSKI (Dorabella) Julia VARADY (Fiordiligi) Janet PERRY (Despina) Carlos FELLER (Alphonso)
Sa 09.07.83	Pleyel	Messe en ut majeur (du couronnement) de Mozart	Daniel BARENBOÏM Julia VARADY Katherine CIESINSKI Alejandro RAMIREZ François LOUP

QUATRE PIECES SACREES DE VERDI

CONCERT DES 22, 23 ET 24 SEPTEMBRE 1982

CARLO MARIA GIULINI

GIULINI, MOZART ET VERDI

Quintessence

Les interprétations de Carlo-Maria Giulini atteignent aujourd'hui une harmonie et une hauteur exceptionnelles tant son art s'est intériorisé. La Symphonie de Linz, *de Mozart, jouée le 22 septembre par un Orchestre de Paris subjugué, nous saisit d'émotion dans cette lumière grave, à travers ces lignes chaleureuses et sobres dans leur plénitude.*

Puis les Quatre pièces sacrées, *que Verdi écrivit tout à la fin de son existence, vinrent approfondir ce climat de grandeur spirituelle. Dans ces prières, Giulini met la quintessence de son génie italien. Les brefs éclats glorieux du* Te Deum *ne font qu'entrevoir un ouragan de joie. Les tempêtes du* Stabat mater, *les* crescendo *de vagues terrifiantes maîtrisés d'une main implacable, atteignent l'intensité de l'éclair qui illumine un instant tout un paysage crispé par l'attente de la catastrophe. Mais ni Verdi ni Giulini ne s'attardent. L'angoisse, la supplication, la piété, emplissent ces strophes égrenées rapidement dans le recueillement du cœur.*

Le sommet est atteint dans deux pages a cappella, *l'*Ave Maria, *qui renoue avec les grandes polyphonies de la Renaissance, et surtout les* Laudi Alla Vergine *pour quatre voix de soprano sur la prière de saint Bernard de* la Divine Comédie, *qui ont la grâce des tableaux de Raphaël. Giulini, sans doute, comme Verdi, célèbre ici, dans son oratoire intérieur, celle qui a comblé de grâces toute sa vie avec un accent de simplicité bouleversante. Le chœur de l'Orchestre de Paris, préparé par Arthur Oldham, y fut admirable.*

J. L.

★ Ce programme est proposé de nouveau ce vendredi 24 septembre, salle Pleyel, à 20 h 30. Signalons, dans le même climat, le très bel enregistrement du *Stabat Mater*, de Rossini, que Giulini vient de nous donner. (DG 2532.046.)

MUSIQUE **Carlo Maria Giulini**

Divine simplicité

APRÈS une trop longue absence, revient, à la tête de l'orchestre de Paris, celui qui, dans le cœur des musiciens, occupe sans doute la toute première place : Carlo Maria Giulini. Loin de tout fracas publicitaire, il poursuit une route sereine, obtenant de ses orchestres le maximum, avec, semble-t-il, le minimun d'efforts, parvenant à faire s'épanouir le lyrisme pudique de Mozart tout naturellement, comme une efflorescence évidente dans une *Symphonie* de Linz, qui réussit à atteindre une intensité expressive, étonnante, tout en conservant son élégante simplicité. La fin divine du *Menuet* fut, en particulier, une véritable échappée vers le paradis.

Et puis, il y eut les quatre *Pezzi Sacri* de Verdi, ceux-là même qui représentent le testament musical du vieux maître cherchant à transcender sa douleur après la mort de sa fidèle Giuseppina. Les derniers orages déchaînés par Verdi, dans le *Te Deum*, ainsi que ses ultimes confidences murmurées tout près de notre cœur, furent admirablement mis en page, sans effet inutile, par un Giulini, remarquablement secondé par l'orchestre de Paris. Je ne peux malheureusement pas en dire autant de la participation chorale.

Les deux pièces « a cappella » ont donné bien du fil à retordre à ces choristes, chez lesquels l'enthousiasme ne suffit pas à gommer les insuffisances vocales. Et le timbre des voix féminines, dans l'aigu, était vraiment par trop aigrelet.

PIERRE-PETIT.

Orchestre de Paris

Directeur Daniel Barenboïm

Saison 1982 / 1983

Salle Pleyel - Mercredi 8, Jeudi 9 et Vendredi 10 Décembre 1982

Antal DORATI
Lajos KOZMA, ténor
Choeur de l'Orchestre de Paris
Chef du Choeur: Arthur OLDHAM

HAYDN — Symphonie n° 104
STRAVINSKY — L'Oiseau de Feu, suite d'orchestre (version 1919)

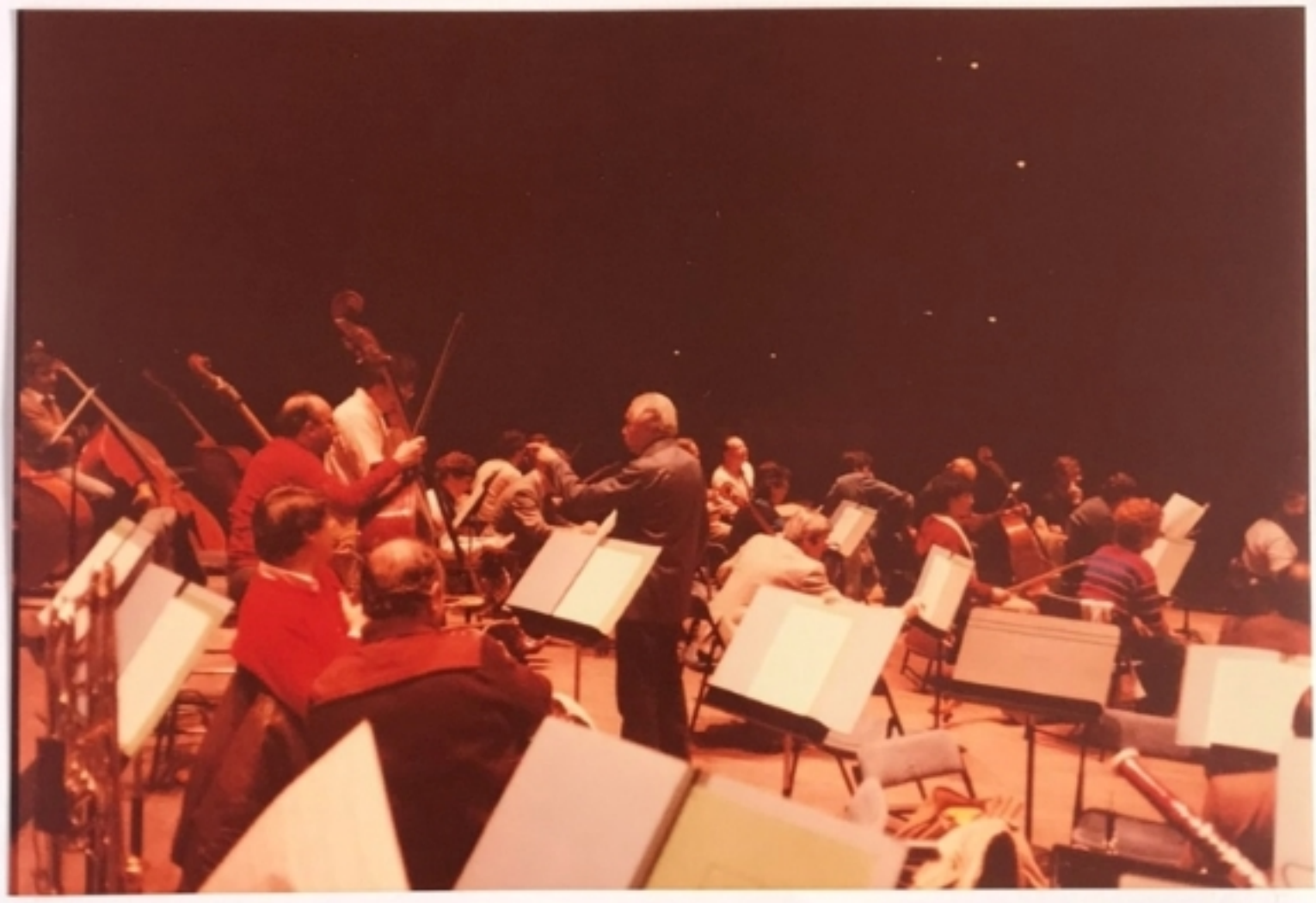
entracte (15mn)

KODALY — Psalmus Hungaricus

---

3) Zoltan KODALY (1882-1967) - Psalmus Hungaricus, opus 13. pour ténor, choeur, orchestre et orgue. *

Date de composition: 1923
Date de création: 19 Novembre 1923



Salle Pleyel - Jeudi 20 et Vendredi 21 Janvier 1983

Daniel BARENBOÏM
Jessye NORMAN, soprano *Patricia PARKER, mezzo-soprano*
Choeur de l'Orchestre de Paris - Direction Arthur OLDHAM

WAGNER	*Le Vaisseau Fantôme (Choeur des Fileuses - Ballade de Senta)*
WAGNER	*La Descente de la Courtille, pour choeur mixte et orchestre. (création mondiale)*
WAGNER	*Wesendonck Lieder*
entracte (15mn)	
WAGNER	*Extraits symphoniques de la Tétralogie.*

Ces concerts commémorent le centième anniversaire de la mort de Richard WAGNER. Ils sont enregistrés par Antenne 2 et France-Musique, pour diffusion ultérieure.

1-Richard WAGNER (1813-1883). Le Vaisseau Fantôme.
Extraits du 2ème acte: Choeur des fileuses - Ballade de Senta.

Date de composition: 1841, à Paris.

Le deuxième acte du "Vaisseau Fantôme" s'ouvre sur l'intérieur de la maison de Daland. Sa fille Senta contemple le portrait d'un marin pâle et inquiétant qu'on devine être le "Hollandais". Non loin, Mary, sa nourrice et plusieurs jeunes filles chantent, en filant. La ballade de Senta évoque alors la vieille légende du "Hollandais" qui constitue la trame de l'oeuvre.

2- Richard WAGNER - La Descente de la Courtille, vaudeville pour choeur et orchestre
Création mondiale.

C'est à Bayreuth, en 1981, alors qu'il dirigeait "Tristan et Isolde" que Daniel Barenboïm se vit confier par Friedelind Wagner (petite fille du compositeur) la copie d'une oeuvre de jeunesse de Richard Wagner intitulée "La Descente de la Courtille". Au cours de son premier séjour à Paris (1839-1842), Wagner avait dû accepter, pour subsister, des commandes très diverses, souvent très éloignées de ses aspirations. "La Descente de la Courtille" en est un exemple: ce vaudeville était destiné à la soirée de Mardi-gras du Théâtre des Variétés. Mais le choeur de ce Théâtre le déclara inexécutable à l'exception d'un court passage. Le texte de cette pièce fait allusion à des festivités qui étaient organisées chaque année dans le quartier de la Courtille non loin de Belleville . Il s'agissait de gigantesques agapes, beuveries et défoulements collectifs, dont le clou était un défilé: la "Descente de la Courtille".

LES JOIES DE LA COURTILLE
(extraits d'un article paru dans le supplément illustré du Petit Journal du Dimanche 21 Mars 1909)

"Ah ! que nous sommes loin des Mi-Carèmes d'autrefois ! Vous n'êtes point sans avoir entendu parler par vos grands-pères et vos grands-mères de cette fameuse descente de la Courtille, le spectacle le plus original et le plus extravagant du Paris de ce temps là. La Courtille était un quartier tout semé de guinguettes et de jardins qui précédait la hauteur de Belleville. Depuis le début du XVIIIème siècle, c'était le rendez-vous de tous les joyeux viveurs de Paris, dont le roi, par droit de faste et d'excentricité, était cet extravagant lord Seymour que le peuple avait surnommé "Mylord l'Arsouille". Toute la nuit on buvait, on dansait, dans toutes ces guinguettes. Et puis, vers six heures du matin, la bacchanale prenait fin; les bals se vidaient; un cortège se formait spontanément de tous ces masques avinés, aux costumes fripés, et la descente sur Paris commençait. D'innombrables curieux regardaient passer la horde bariolée et lui faisaient cortège.. et comme le disait Vadé, plein d'enthousiasme:
Voir Paris sans voir la Courtille
Où le peuple joyeux fourmille
C'est voir Rome sans voir le Pape..."

3- Richard WAGNER - Wesendonck Lieder - (orchestration Félix MOTTL)

Der Engel (L'ange) - Stehe still (Ne bouge pas) - Im Treibhaus (Dans la serre - Etude pour "Tristan et Isolde") - Schmerzen (Douleurs) - Träume (Rêves - Etude pour "Tristan et Isolde").
Wagner entretint pendant six ans une liaison avec Mathilde Wesendonck, l'épouse d'un de ses protecteurs financiers. Au cours de ces années exaltées, qui allaient être marquées par la composition de "Tristan", Wagner mit en musique cinq des poèmes de Mathilde.
Ces lieder sont de vaste proportion et paraissent comme "extraits" d'un ouvrage lyrique.

4- Richard WAGNER - Extraits symphoniques de la Tétralogie.

Le Crépuscule des Dieux (1874): - Lever du jour et voyage de Siegfried sur le Rhin.
- Mort de Siegfried et marche funèbre.
- Epilogue.

Tous ces extraits symphoniques mettent en évidence quelques uns des principaux "Leitmotive" de la Tétralogie.

Lever du jour et voyage de Siegfried sur le Rhin. Cette page sert de lien entre le prologue et le 1er acte. Le thème du Rhin se mêle à une multitude d'autres "Leitmotive" (les Filles du Rhin - L'Or - L'Anneau - Alberich). La fin du 1er acte termine ce morceau.

Mort de Siegfried et marche funèbre. A la description pure et simple de l'action, s'adjoint le jeu complexe des thèmes: au "forte" de l'orchestre qui marque le coup de lance qui tue Siegfried succèdent les thèmes du Héros, de la Mort et du Destin, qui conduisent à la Marche Funèbre proprement dite.

Epilogue. Après l'immolation de Brünnhilde par le feu où reposait déjà Siegfried, l'incendie s'étend à tout le Walhalla. Un monde s'écroule. Un autre va renaître grâce à la "rédemption par l'amour" ...

A LIRE DANS LE LIVRE PROGRAMME
- les textes du Choeur des Fileuses, de la Ballade de Senta et des Wesendonck Lieder.
- le dossier WAGNER: Wagner, Paris et la Société des Concerts du Conservatoire.
- une lettre de Charles Baudelaire à Richard Wagner.
- hommages de Mallarmé et de Verlaine à Wagner.

---

sye NORMAN, soprano.

ée à Augusta (Georgie - Etats-Unis).
après une enfance dans un Sud où le chant et la piété ne font souvent qu'un, elle décide suivre quelques exemples qui la fascinent (Rosa Ponselle, Marian Anderson) et renonce entreprendre des études de médecine.
Elle étudie alors le chant à l'Université de Washington, où lui est donnée l'occasion de couvrir la langue et les mélodies françaises, puis poursuit sa formation au Conservatoire Baltimore.
En 1968, elle signe un contrat de trois ans avec l'Opéra de Berlin, ce qui ne l'empêche s de se produire à la Scala de Milan ou au Mai Florentin et à Covent-Garden, notamment.
L'ampleur de sa voix et de son registre lui permettent d'aborder un répertoire exceptionllement vaste où dominent, par goût, le lied allemand et la mélodie française, ainsi que s negro-spirituals.

tricia PARKER.

Née en Angleterre, elle fit ses études au Royal College of Music de Londres.
Membre permanent de l'Opéra de Düsseldorf de 1972 à 1978.
Invitée notamment à Cologne, Hambourg et Glyndebourne, elle participe à plusieurs registrements avec Leonard Bernstein et Raymond Leppard.
En 1983, elle chantera le rôle de la Deuxième Dame, de la Flûte enchantée, au Théâtre sical de Paris.

RICHARD WAGNER A PARIS
Exposition - du 20 Janvier au 16 Février
Hall Pleyel - de 14h à 18h et, les soirs de concert, de 14h à 23h 30.

ur illustrer les concerts, l'Orchestre de Paris et la Maison Moët et Chandon organisent e exposition qui évoque deux moments de la vie de Wagner: son premier séjour à Paris, de 39 à 1842, pendant lequel il composa notamment "La Descente de la Courtille" et fit nnaissance avec la Société des Concerts du Conservatoire (dont est issu l'Orchestre de ris) et, vingt ans plus tard, son amitié avec Paul Chandon de Briailles, lors de la créaon de "Tannhäuser" à Paris. Les documents présentés font apparaître des aspects méconnus la personnalité de Wagner.

MUSIQUE

Création de « La Descente de la Courtille »

Le génie de Wagner

COMPOSÉE par un Wagner de vingt-six ans qui battait la semelle sur le pavé de Paris et qui acceptait pour subsister n'importe quelle commande, *La Descente de la Courtille* vient de connaître sa première audition grâce à Daniel Barenboïm, auquel l'avait confiée Friedelind Wagner, la petite-fille du compositeur.

Il est six heures du matin. Nous sommes en plein carnaval, et les fêtards qui ont passé la nuit dans les guinguettes de la Courtille, sur les hauteurs de Belleville, redescendent en un bruyant cortège sur Paris, sous la bannière du célèbre Milord l'Arsouille. Mise en musique par Wagner, cette *Descente de la Courtille* est un court tableau pour chœur et orchestre, traité avec infiniment d'humour, brillant de mille couleurs, et où le sens de l'effet comique fait irrésistiblement penser, avec vingt ans d'avance, à Offenbach. C'est une pochade parfaitement réussie, où nous découvrons un Wagner totalement inattendu, déjà en possession d'un métier infaillible. Les chœurs et l'orchestre de Paris se sont bien amusés – autant que nous.

C'était Jessye Norman qui était la soliste de ce concert entièrement consacré à Wagner. Elle aussi, à sa manière, détient une sorte d'infaillibilité : menant chaque son jusqu'à son achèvement, avant tout soucieuse de phrase et de legato, Jessye Norman peut se permettre de doser à chaque instant sa puissance vocale en fonction de l'orchestration, passant des pianissimi les plus subtils aux éclats les plus sonores. Elle est sans doute la seule cantatrice à posséder une voix qui conserve exactement la même couleur que sur la tessiture, à tel point que l'on ne sent jamais ce que les spécialistes appellent le « passage », dans le haut médium.

Cela, joint à une intelligence merveilleuse d'un texte dont on comprend chaque syllable, lui a permis de nous offrir d'admirables interprétations de la *Ballade de Senta* et des *Wesendonck Lieder*, avant que Daniel Barenboïm, à la tête d'un orchestre de Paris survolté, nous donne trois extraits du *Crépuscule des Dieux*.

PIERRE-PETIT.

Orchestre de Paris

Directeur Daniel Barenboïm

Saison 1982 / 1983

Salle Pleyel - Mercredi 9, Jeudi 10, Vendredi 11 Février à 20h 30

Mstislav ROSTROPOVITCH
Nadine DENIZE, mezzo-soprano
Choeur de l'Orchestre de Paris - direction : Arthur OLDHAM

LALO	*Le Roi d'Ys, Ouverture*
MENDELSSOHN	*Symphonie n° 4*
entracte (15mn)	
PROKOFIEV	*Alexandre Nevsky, Cantate*

1- Edouard LALO (1823-1892) - Le Roi d'Ys, Ouverture.

"le Roi d'Ys": opéra en 3 actes - livret d'Edouard Blau, d'après une légende bretonne, créé à l'Opéra Comique en 1888.

L'ouverture, spectaculaire, utilise des thèmes que l'on retrouvera dans l'Opéra. C'est ainsi qu'un solo de violoncelle énonce le thème d'un des duos du premier acte.

2- Felix MENDELSSOHN (1809-1847) - Symphonie n° 4 en la majeur, opus 90, "Italienne".

1. Allegro vivace 2. Andante con moto 3. Con moto moderato 4. Saltarello, presto.

Date de composition : 1832-1833
Création : le 13 Mai 1833, à Londres, sous la direction du compositeur

La symphonie doit son sous-titre à son mouvement final, écrit sur un rythme de danse, mais peut-être aussi à sa luminosité, bien qu'elle demeure d'inspiration germanique sur le plan de la forme, de l'écriture et de l'instrumentation.

*3- Serge PROKOFIEV (1891-1953) - Cantate "Alexandre Nevsky". **

C'est le cinéaste russe S.M. Eisenstein qui demanda à Prokofiev de composer la musique du film qu'il réalisait sur Alexandre Nevsky. La composition fut faite dans ce sens; mais la valeur de l'ouvrage était telle qu'il méritait d'être joué en concert. Aussi Prokofiev conçut-il, à partir de la musique du film, une cantate qui pourrait être exécutée indépendamment (1938-1939).

Elle se compose de sept parties :
La Russie sous le joug des Mongols - Chant sur Alexandre Nevsky - Les croisés dans Pskov - Debout, peuple de Russie! - La bataille sur la glace - Le chant des morts - Entrée d'Alexandre Nevsky dans Pskov.

MUSIQUE

ROSTROPOVITCH ET L'ORCHESTRE DE PARIS

Un génie épique

A deux jours d'intervalle, il est étrange de passer d'un ennui, qui vous ferait croire que vous n'aimez plus la musique, à un tel sentiment de bonheur. Lundi, au Châtelet, l'Orchestre fort honorable de la Tonhalle de Zürich paraissait pourtant banal sous les deux bras aux gestes désespérément symétriques de Christoph Eschenbach dont les mains jadis, au piano, savaient trouver des accents si beaux : une 5e Symphonie de Beethoven raide et sans âme ; les Trois Pièces *op. 6 de Berg, dont la formidable consistance humaine, l'architecture de fer avaient disparu, et le* Concerto pour flûte en ré majeur *de Mozart, heureusement éclairé par le jeu frais et espiègle d'Aurèle Nicolet.*

*Mercredi, salle Pleyel, la musique retrouvait sa plus grande dimension grâce à l'Orchestre de Paris, dont la sonorité d'ensemble, onctueuse et transparente, et les timbres des solistes nous ont rarement semblé aussi admirables, parfaitement modelés par un Rostropovitch qui sait aujourd'hui faire chanter un orchestre comme son violoncelle. L'*Ouverture du roi d'Ys *de Lalo, si souvent bâclée, prenait une grandeur insoupçonnée, soulevée par cet étonnant « homme de théâtre » qui, du fond de la contemplation, voit surgir le drame à la vitesse d'une tempête, passe dans l'instant d'une mélodie amoureuse à une phrase pathétique ou guerrière en donnant à chacune sa plénitude, si bien que cette ouverture « pot-pourri » avait déjà la stature d'un opéra complet.*

Emporté par son tempérament, Rostropovitch accusait peut-être à l'excès les mouvements dans la Symphonie italienne *de Mendelssohn ; les cordes, trop serrées par un tempo acrobatique dans l'*allegro, *paraissaient moins transparentes, et la saltarelle finale s'essoufflait quelques peu. Mais quel équilibre et quelle paix dans cet* andante *dont la procession se déployait sur des lignes et des sonorités d'une pureté angélique.*

Enfin, dans Alexandre Nevski, *la cantate que son ami Prokofiev écrivit pour le film d'Eisenstein, Rostropovitch donnait toute la mesure de son génie épique : vision morne et pesante de la Russie sous le joug mongol, chants débordants d'espoir en Newski, le libérateur, cantiques sinistres des chevaliers teutoniques avec le hurlement des gongs, opposées au généreux lyrisme du peuple russe levé contre l'envahisseur ; et puis la bataille sur le lac glacé, d'un réalisme « cinématographique » absolu, le paysage frissonnant, les armées qui s'ébranlent, le piétinement furieux des chevaux, les glapissements des trompettes, les armes entrechoquées, le corps-à-corps atroce, et jusqu'à ce silence qui tombe peu à peu sur le champ couvert de cadavres.*

Rostropovitch, comme un général galvanisant ses troupes au milieu de toutes les mêlées, tendait à l'extrême les rythmes, menait des crescendos irrésistibles, faisait jaillir toutes les forces vives de cette partition, soulevait avec une puissance sans pareille cette pâte d'une somptuosité terrifiante.

A l'Orchestre de Paris survolté se superposaient l'impressionnante cohorte des chœurs (préparé par Arthur Oldham), qui n'avaient rien à envier, en accent et en qualité sonore, aux plus beaux chœurs russes, et, dans le Chant des morts, *le timbre grave très enveloppé de Nadine Denize qui convenait fort bien à cette déploration ; on attendait cependant plus d'intensité émue en cette plainte, désolée, désespérée et pas seulement mélancolique.*

JACQUES LONCHAMPT.

★ Programme redonné ce vendredi 11, salle Pleyel, à 20 h 30.

MUSIQUE **Rostropovitch et l'Orchestre de Paris**

Slava le Slave

ROSTROPOVITCH, le bien-aimé – du public et des artistes – se retrouve à la tête de l'Orchestre de Paris avec un programme qui lui permet de déchaîner l'enthousiasme en mettant merveilleusement en valeur les qualités de ses musiciens. Il nous offre d'abord une partition où Wagner flirte gentiment avec notre langage français, cette ouverture du *Roi d'Ys de Labo où*, de loin le lyrisme naturel semble naître peu à peu, pour exploser dans le fameux thème de Margared.

Excellent préambule, après lequel l'orchestre, sous cette baguette contagieuse (qui a fait d'ailleurs de très grands progrès dans la précision), se déchaîne avec bonheur dans la *Symphonie italienne* de Mendelssohn, dont le final est éblouissant.

Et puis, nous plongeons dans l'atmosphère russe, que Rostropovitch nous restitue avec toutes les garanties d'authenticité, avec la suite tirée par Prokofiev de la musique qu'il avait écrite pour le film d'Eisenstein, *Alexandre Nevsky*. L'orchestre et les chœurs font là un remarquable travail d'identification ; le résultat est fabuleux de vérité, par la grâce du rayonnement irrésistible de « Slava ». Pendant trois quarts d'heure, nous sommes littéralement transportés en pleine toundra, nous vivons les espoirs des soldats, leurs luttes, leur victoire, sous le vent et la neige. Et nous avons le bonheur de redécouvrir en Nadine Denize, dont le grave s'est magnifiquement enrichi, une interprète proprement admirable.

PIERRE-PETIT.

● *Salle Pleyel, ce soir, 20 h 30.*

CONCERTS DES 9 ET 10 MARS 1983

MUSIQUE **Un Requiem allemand**

Beau à pleurer

JE suis sous le choc que j'ai éprouvé pendant la très belle exécution du *Requiem allemand* de Brahms, en entendant la voix de Kathleen Battle. Imaginez les facilités et la légèreté de Barbara Hendricks avec, en plus, une sorte de relief charnu qui se modèle sur la courbe mélodique, chaque note recevant un maximum de charge émotionnelle. Ondoyant et divers, comme la vie même, le phrasé devient l'expression la plus somptueuse et la plus exacte de la volonté du compositeur.

C'est éblouissant, et beau à pleurer.

Auprès de cette découverte de première classe, le baryton John Shirley-Quirk déploie une intelligence de chaque instant, servie par une fort belle voix. Que les chœurs de l'orchestre de Paris soient riches d'un enthousiasme toujours vivace, c'est un fait, et cela contribue à donner à cette exécution exemplaire du *Requiem allemand* tout son prestige. Daniel Barenboïm, quant à lui, brasse avec énergie et efficacité les vagues sonores déchaînées par ses musiciens : un très beau succès, amplement mérité.

PIERRE-PETIT.

● *Pleyel.*

4

Salle Pleyel - Mercredi 9 et Jeudi 10 Mars 1983 à 20h 30

Daniel BARENBOÏM
Kathleen BATTLE, soprano
John SHIRLEY-QUIRK, baryton
Choeur de l'Orchestre de Paris - (direction: Arthur OLDHAM)

BRAHMS *Un Requiem Allemand*
l'Orchestre de Paris consacre ces concerts à la mémoire d'Igor MARKEVITCH

Johannes BRAHMS (1833-1893) - Ein deutsches Requiem (Un Requiem Allemand), op. 45
Pour choeur, solistes et orchestre

1. *"Heureux les affligés car ils seront consolés"*
2. *"Car toute chair est comme l'herbe..."*
3. *"Eternel donne-moi à connaître ma fin..." (avec baryton)*
4. *"Que tes demeures sont aimables"*
5. *"Vous aussi maintenant vous êtes dans la tristesse..." (avec soprano)*
6. *"Car nous n'avons point ici-bas de cité durable" (avec baryton)*
7. *"Heureux dès à présent ceux qui meurent dans le Seigneur..."*

Date de composition: 1861-1865
Création: à Zurich et à Brême en 1868

« COSI FAN TUTTE » AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Triomphe pour Ponnelle et Barenboïm

Le nouveau *Cosi fan tutte* du Théâtre des Champs-Elysées est certainement le plus beau des spectacles lyriques présentés à Paris cette saison ; succès complet pour Jean-Pierre Ponnelle, Daniel Barenboïm et l'Orchestre de Paris en cette deuxième année du Festival Mozart, après le *Don Giovanni* à demi réussi de l'an passé, que Ponnelle, malade, n'avait pu réaliser lui-même.

C'est lui d'abord l'enchanteur de cette soirée : ses décors et costumes d'une élégance raffinée jouent sur le blanc, le gris et le noir dominants, comme les données schématiques de l'intrigue psychologique, qui font ressortir d'autant les couleurs vives et signifiantes piquées çà et là, les belles capes bleue et rouge des Turcs (on nous épargne heureusement les horribles oripeaux de Mamamouchis), le vert ou le rouge d'une pomme (le fruit défendu), et les éclairages délicieux qui virent au gré de l'intrigue ; telle cette vue de la baie de Naples, comme une gravure du dix-huitième siècle (avec au premier plan un pin parasol de Turner), qui passe de l'eau-forte au pastel, noyée dans la pluie, illuminée par un exquis lever du jour ou un sublime clair de lune, et s'efface ensuite en une vision plus neutre, mais toujours parfaite, pour ne pas distraire l'attention du spectacle.

La régie d'acteurs de Ponnelle, non moins admirable, ne peut être dissociée de la direction de Barenboïm. Avec le même minutieux travail que l'an passé, celui-ci a trouvé cette fois son tempo exact ; sa conception rappelle celle de son maître Otto Klemperer : des mouvements modérés, mais qui permettent de dégager en perfection le modelé de chaque phrase, l'accent de la moindre inflexion, et de rejoindre par la profusion du lyrisme la tension du climat dramatique.

JACQUES LONCHAMPT.

(Lire la suite page 28.)

« COSI FAN TUTTE » aux Champs-Élysées

(Suite de la première page.)

Et c'est là que Ponnelle complète Barenboïm, car il utilise cette modération du mouvement et ce déploiement superbe du phrasé pour démultiplier les gestes, faire apparaître des sentiments plus riches, recréer de l'intérieur une complexité plus profonde des personnages, sans retarder l'action ni céder à l'anecdote facile. Tout en respectant la pure expansion des airs et l'ordonnance symétrique de la mise en scène, qui découle clairement de la structure de l'œuvre, il va jusqu'au bout de la musique même, en suggérant ces mille nuances impondérables qui en font la prodigieuse richesse et disparaissent dans la plupart des mises en scène de *Cosi*.

Ces détails, dont il n'est pas possible, hélas ! de rendre compte, contribuent à l'épanouissement scénique de l'excellente distribution : Stephen Dickson, le délicieux Papageno d'Aix et du Châtelet, en Guglielmo, et David Rendall, voix puissante et ductile, d'une subtile couleur, en Ferrando, sont beaucoup plus nuancés et troublés que de coutume par ce jeu cruel où leur orgueil et leur sensualité s'affolent ; Katherine Ciesinski (Dorabella) chante comme un pinson insouciant, se contentant de modeler son attitude sur celle de sa sœur, avec une voix de gentille adolescente qui se rengorge naïvement dans ses succès, tandis que Julia Varady vit un drame de grande héroïne combattante qui ne cède qu'au sentiment le plus profond ; pas la moindre faiblesse dans cette voix flamboyante et pure, dont le timbre franchit tous les ensembles pour nous percer le cœur d'une flèche infaillible ; l'accent des plus grandes Fiordiligi.

Avec une pétulante Despina, à la voix ronde et malicieuse (Janet Perry), ébouriffée et fagottée comme une fille de ferme, un Alfonso omnipotent, commandant de sa canne magique tous les changements de décors et d'éclairage et les départs d'orchestre, vieux célibataire railleur et attendri plutôt que satanique (Carlos Feller), et un Orchestre de Paris de belle qualité, malgré quelques instruments insuffisamment raffinés, ce *Cosi* fait honneur à Paris.

JACQUES LONCHAMPT.

★ Prochaines représentations les 19, 23, 26 et 30 juin (20 heures). Six concerts marqueront aussi ce Festival Mozart, avec en particulier huit *Sonates piano et violon* par Barenboïm et Perlman (les 18 et 22 juin, salle Pleyel).

MUSIQUE

Barenboïm et Perlman

Dans l'intimité de Mozart

QU'EST-CE qu'on n'a pas entendu à longueurs d'ondes et de colonnes : les agressions verbales pleuvent sur « Dany » (pas Cohn-Bendit, mais Barenboïm) suspecté d'avoir détourné le divin enfant Mozart pour faire un « festival Barenboïm » ! C'est vrai qu'il l'a voulu de toutes ses forces « son » Festival Mozart. Ce qui est vrai aussi et ce qui fait moins plaisir aux jaloux de tout poil et aux masochistes de la double croche, c'est qu'il marche du tonnerre ce festival. Le public est aux anges et il ne se trompe pas. On ne trompe pas Mozart. On paye comptant ou il s'en va.

Ce serait un crime de la part de Barenboïm de ne pas jouer Mozart. Ils sont dans une intimité d'âme qu'on ne rencontre pas plus d'une fois par génération. C'est ce que deux mille personnes se disaient, samedi, assistant à la première séance de *sonates*, donnée salle Pleyel, par Barenboïm et Perlman. Eux aussi sont trop liés par une fraternité de cœur pour qu'on ne craigne pas de les blesser en affirmant que l'archet du second « accompagne » le chant surnaturel à force de simplicité du piano.

Pareille entente, pareille qualité d'émotion, pareil bonheur musical entretenu durant deux heures, je ne les avais plus ressentis depuis une éternité. Ce frémissement du clavier qui chante de tous ses marteaux, il faut remonter à Clara Haskil pour le retrouver. Le don d'abord. Le don total à Mozart. Voilà Barenboïm. Sans doute n'y peut-il pas grand-chose... C'est une grâce : rendons-la lui ! Il a des flûtes, des clarinettes, des bassons au bout des doigts, avec lesquels il déchaîne, sans jamais hausser le ton, des finales d'opera buffa. Soudain, Suzanne sussure quelques notes à l'oreille de son Figaro, Bazile coasse, la Comtesse essuie une larme... Sublime, vous dis-je.

Jacques DOUCELIN.

Miracle aux Champs-Elysées

Au théâtre des Champs-Elysées, un complot mozartien signé Daniel Barenboïm et Jean-Pierre Ponnelle fait de « Cosi Fan Tutte » trois heures d'enchantement. Deux couples d'amoureux éperdus, un philosophe désabusé qui jure « quelles sont toutes comme ça » et qui combine une machination pour les faire basculer dans l'infidélité, des croisements de soupirs et de flammes, un happy end.

Sous la fable apparemment frivole de Da Ponte, Mozart brode une musique qui a mal à l'âme. Ponnelle la met en images noires et blanches, feutrées, superbes, Barenboïm en ressuscite toutes les ambiguïtés.

Julia Varady, Stephen Dickson, Katherine Ciesinsky, David Rendall, Janet Perry, Carlos Feller la mettent en voix parfaites, l'Orchestre de Paris est au meilleur de sa forme.

Toute la cruauté d'un marivaudage détourné. Mozart au sommet. **(Théâtre des Champs-Elysées, 723-47-77, dimanche 26 et jeudi 30 à 20 h).**

CHOEUR
DE
L'ORCHESTRE DE PARIS
CHEF DU CHOEUR : ARTHUR OLDHAM

AUDITIONS
POUR LA SAISON 1983/1984

DVORAK	Stabat Mater	CONLON
VERDI	Requiem	BARENBOÏM
BRAHMS	Nänie et Schicksalslied	SINOPOLI
MOZART	Messe en ut mineur	BARENBOÏM

** Plus une tournée de quinze jours en Israël avec... **

BERLIOZ	La Damnation de Faust	BARENBOÏM

"Un chœur vraiment merveilleux..." SEIJI OZAWA

ORCHESTRE DE PARIS

Directeur Daniel Barenboïm

POUR UNE AUDITION PRIVÉE AVEC ARTHUR OLDHAM
TÉLÉPHONEZ DÈS MAINTENANT AU
359.31.00
L'APRÈS-MIDI

Publicité JR Benoit - Melchiori Imp. - Corbeil